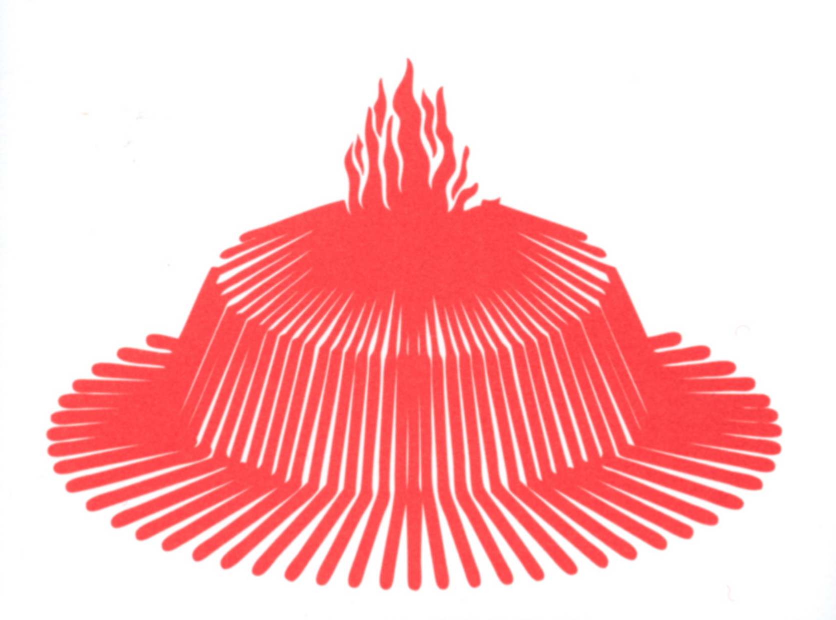
Jean de La Varende

Le Charbonnier

Présence de la Varende | MMXIV



Cette édition
spécialement réservée à
PRÉSENCE DE LA VARENDE
16, rue Jean de la Varende
14250 Tilly-sur-Seulles
a été tirée à :

16 exemplaires sur Japon nacré
marqués A à P et réservés
aux membres du Bureau,

25 exemplaires sur vélin Johannot
numérotés 1 à 25
et réservés aux membres donateurs,

50 exemplaires sur vélin Rivoli
numérotés de 1 à 50 et réservés
aux membres bienfaiteurs,

270 exemplaires sur vergé Rives Classic
numérotés 1 à 270..

EXEMPLAIRE
sur vélin Rivoli

N°

LA VARENDE

Le Charbonnier

PRESENCE DE LA VARENDE
MMXIV

Le Charbonnier



Dessin hors texte
de Maïté Geiger

Il est à l'ordre du jour. Nul, depuis six mois, qui ne suppute les possibilités des forêts françaises, quant à leur contribution à la force motrice routière ; nul, qui ne parle, à tort ou à travers, bien entendu, des gazogènes à charbon de bois. Le charbonnier rural disparaissait : il se peut que nous le voyions reparaître, renaître, de ses cendres dispersées dans les bois, de ses «meules» légendaires et qu'il resurgisse furtif, sali et souriant, dans les carrefours des futaies.

Le charbon de bois était une jolie «matière». Quand on atteignait à sa perfection, il cassait sèchement, sans être friable. Il offrait une tranche finement givrée, étoilée de platine, avec des scintillations de mica. Sa section présentait, en jour frisant, une étroite et

précise toile d'araignée. Il était sonore, comme un bronze impondérable ; cette légèreté d'aluminium noir prouvait, elle aussi, sa réussite. Il salissait, mais à peine, sans rien de cette meurtrissure épaisse, qui naît au contact de la houille. De lui, on tirait les fusains, les outils à dessiner, les lumières électriques. Il faisait brûler l'encens.

Il restait délicat, presque mystérieux. Un peu de la forêt y subsistait. Les citadines, en ramenant, de chez le marchand de vin, leur sac de papier brun et jaune, volumineux et sans poids, tout craquant, revenaient un peu du taillis, du boqueteau, de la campagne, enfin : cette campagne honnie, méprisée, par leur âme ménagère et leur goût du facile, mais vivante encore dans tant de cœurs malcontents. Derrière les images urbaines, s'évoquait le bois, en surimpression ; la cépée, avec ses gaulis clairs, changés, par un art secret, en petits morceaux de sucre sombre, en cette aérienne composition qui, privée de ses eaux et des sèves, se dissolvait si vite

en chaleur, sans laisser aucun sédiment.

Et comme il s'allumait bien, sans les incertitudes de la houille ! Un peu de papier, un coup de soufflet, et son incandescence à bout de nez rouge, se communiquait à toute la masse fine et satinée. Il se formait, immédiatement, dans l'éclat pondéré de ses grenats, de ses escarboucles, un petit brasier odoriférant, sans l'ombre d'une fumée : avec, au-dessus de lui seulement, une vacillation, une vibration, un tressaillement des airs – comme aux journées chaudes, sur les plaines.

La casserole de cuivre le reflétait, brillait plus encore ; restait toujours nette ; s'irisait de chaleur, mais jamais ne se couvrait de noir, ne s'épaississait, ne se corrodait.

Chaleur douce, et propice aux plus fins ragoûts. Quel tollé accueillit le règne en cuisine du fourneau métallique, de la «cuisinière», qui remplaça les «potagers» de céramique ! Tous les vrais amateurs de bouche, se sentirent atteints par la brutalité de

l'engin, dit économique, et qui ruinait tout : les saveurs et les porte-monnaie. Une chaudière de transatlantique se substituait au paisible chauffoir, à l'intermittent chauffoir ; le charbon de mine remplaçait le charbon de grand air.

A la campagne, l'ustensile moderne fut particulièrement nocif, dans son lourd appétit ; dans les corvées pénibles qu'il exigea. Pour «remonter» de la gare, car, aux champs, on «remonte» toujours de la gare, on brisait les attelages : la hâte corrompait tout, car les wagons n'attendent pas. Mais il fut coupable, surtout en occupant l'âtre, en l'obstruant : en le condamnant. Oui, plus de fagots, dans la cheminée ; finie, cette haute gaieté des fouées et des «calbaudes», des «régalades», dont les flammes animaient la pièce, et qui vous accueillait, quand on rentrait transi et mouillé, qui vous encourageait, même de loin. Plus de crémaillère – on l'a, partout, dépendue – plus d'art du tison. La cheminée libre, c'était les soirées vivantes, confortables, autour de son

manteau ; les soirées où les domestiques s'incorporaient à la maison qu'ils servaient, et racontaient des histoires. Une chaleur, sévère et industrielle, prisonnière de la fonte, de l'acier, vibre là-dedans, dans ce sépulcre moderne du feu, et rougit furieusement des plaques.

Le charbon de bois, dans ses petites cavités, sur le fourneau de faïence, avait su respecter le foyer ; le foyer et ses grillons.

Cependant, le léger combustible avait eu aussi ses détracteurs, ses soupçonneux quand, dans les ménages, il remplaça le bois vif ; même quand il ne s'employait encore que sous l'étiquette gentille de «braisette». Les paysannes ne le maniaient pas sans précautions : il portait à la tête, il desséchait le foie. Il faisait un tout petit peu peur... Les superstitieux voyaient, dans ses traces, les passages du diable ; les renseignés se racontaient ses méfaits, ses drames. Les étranges troubles des lingères, des repasseuses, leurs vertiges cérébraux, sentimentaux. A la

fin du jour, dans leur pièce surchauffée, certaines voyaient s'animer leurs linges blancs, comme des suaires, et leurs têtes à bonnets prendre vie en bougeant les yeux. On citait la maladie du charbonnier, cette bizarre altération de la face ; le «charbon» lui-même, la redoutable gangrène microbienne, cette piqûre qui tuait en vingt-quatre heures, sans rémission, et dont le seul nom faisait trembler. Et puis, les suicides ! «Il n'y a si grands maux, que six sous de charbon de bois n'apaisent !» Les trépas solitaires de mansardes, s'évoquaient tragiquement : ce réchaud, allumé dans une pièce bien jointive, par Mimi Pinson au bout de ses forces et de son rire, et qui fuyait, à tire d'aile blessée, réclamer Sa justice à Celui qui sûrement, lui pardonnait…

L'homme du charbon restait un personnage troublant, à cause de sa loge au fond des bois, dans le cœur des bois ; de son métier, hors série, et de son sens de l'obscur. Il avait tournure

d'irrégulier, s'il ne l'était guère. On l'apercevait dans les coupes, entre les baliveaux d'hiver, vêtu d'une peau de loup, ou plus prosaïquement, d'une peau de chèvre ; coiffé de ce singulier éteignoir, qui devient avec le temps et les tiraillements, le chapeau de feutre dit «mou». Le bonnet du gnome, du farfadet... Le charbonnier n'appartenait pas aux cultivateurs, aux laboureurs ; de ce fait même, il se dépréciait. Les agriculteurs sont de caste noble ; les artisans ruraux déchoient, et dans la mesure où ils s'éloignent plus de la terre et de ses soins. Le maréchal-ferrant, le «faber», le fabre, sont encore de bonne caste, car ils sont près de la charrue et du cheval. Mais déjà, le tailleur est inférieur, et très au-dessous du taupier, le plus vagabond.

On entrevoyait le charbonnier à la lueur assourdie des meules, au printemps ; pris dans la vaste buée, dans les fumerolles, dont elles s'entourent en faisant sécher leur croûte, et dans leurs éclats bleuâtres, au milieu du noir. Les

voyageurs attardés s'arrêtaient, surpris, et aussi les braconniers, tout court, avec ces autres braconniers désintéressés, que sont les amoureux.

Le feu, dans la nuit, a toujours frappé les imaginations. Feux de bergers, réchauffant les maléfices ; feux de bandits rassemblés au loin des routes. Le charbonnier partageait le sort et la réputation de ceux qui vivent hors des maisons stables et ne craignent pas minuit. Et puis, son produit le balafrait, surtout en fin d'opération, et contribuait à le rendre quelque peu satanique.

L'extraordinaire aspect de sa meule ajoutait à l'éloignement. Une très spéciale phosphorescence issoit de la meule en torréfaction. Le feu n'en sort que très rarement, presque accidentellement même. Alors, c'est une langue lumineuse, détachée de la meule, qui se convulse, se vrille, dans l'air sombre, et danse quelques secondes au-dessus de la vaste yourte ; tout de suite refroidie, éteinte, par la précaution du

chauffeur. Un feu follet, qui file au travers des ramées.

Mais une illumination diffuse et pauvre sourd de la meule pleine de flammes cachées, et la fait apparaître ordonnée et anormale, dans le désordre épais des bois, dans la nuit. La meule est d'argent luminescent, frottée, dirait-on, d'une poudre scintillante. Elle rend plus sombres encore, les taches mobiles ou immobiles qui l'accompagnent, les hommes qui la veillent.

A l'entour, il y a grande affluence animale : tous les chats-huants, effraies, scops, chouettes candides, grands-ducs hauts comme des enfants, meublent la futaie et se transmettent leur étonnement à haute voix. Ils viennent comme ils accourent autour des chaumières éclairées pour un malade, ce qui leur vaut leur réputation sinistre. Très souvent, le charbonnier a réussi à apprivoiser des hiboux, qui restent à demeure près de lui. Il est lié, bien plus que le paysan, à la faune sauvage qui, à

lui, ne cause aucun préjudice. Nous en avons connu qui avaient apprivoisé des couleuvres. A leur sifflet, la feuille morte bougeait, se soulevait et un long fouet gris et métallique arrivait en sinuosités affreuses.

Dans beaucoup de régions, on leur attribuait des savoirs occultes ; des secrets bénéficients ou maléficients, sans doute à juste titre. Il est vrai qu'ils formèrent des associations curieusement ramifiées ; qu'ils se transmettent les nouvelles par des procédés à eux, coups sur les arbres ou cris modulés, troublant l'unanime silence.

Il est certain qu'ils conservent d'anciennes pratiques médicinales, et il est presque indubitable qu'ils sacrifient encore à de très vieilles formules cultuelles.

Le charbonnier connaît admirablement les simples ; il les récolte et les emploie ; il sait. Il use de la centaurée, pour calmer les fièvres, et de la belladone, qui les excite ; il n'ignore pas le genêt, qui ralentit le cœur, ni la

digitale, qui le fait éclater. Dans les régions forestières, où le berger manque, c'est à lui que s'adresse le paysan ; à lui «qu'on va» quand on souffre, avant de s'adresser au médecin.

Parmi les vastes forêts normandes et chartraines, il existait, il y a vingt ans – et sans doute cela dure-t-il toujours – une dynastie suivie de charbonniers, une famille extrêmement étendue et ramifiée, qui savait ses tenants et aboutissants aussi bien que les généalogistes hébraïques, par la tradition. Les descendants avaient émigré en Ardennes, en Argonne, en Morvan, sans trop dépasser la Loire ; et, par députations, se réunissaient chez nous, vers le solstice d'été. Ils s'assemblaient nuitamment, autour des «pierres d'Orphée», ces granits roses, que leur texture cristalline, leur homogénéité font vibrer comme des cloches.

Ils y célébraient d'assez étranges cérémonies – et ceci n'a rien de littéraire, je vous supplie de le croire :

j'ai un témoin – l'imagination défaille quelque peu en suivant l'incroyable transmission, seulement orale, des enseignements familiaux donnés autour des meules, dans le fond des taillis. Il ne s'agirait rien moins que des antiques religions d'Ammon et de Mithra ; précisément de Mithra, vénéré sous la forme d'un taureau, et dont le Saint Michel normand fut, aux temps incertains, sur les limites communes au christianisme et au paganisme, la postfiguration. C'est un taureau qui révéla, à Gargan, la place du sanctuaire ; un taureau encore, qui rassura Saint Aubert, sur le lieu de fondation, pour ce qui sera l'abbaye du mont Saint-Michel. On sait que, sans la victoire de Constantin, la religion officielle fût devenue mithriaque.

Mais le charbonnier a bien trop à faire pour le déranger par des questions saugrenues. La meule que l'artiste édifie à la croisée des chemins, dans une partie déboisée, est une construction remarquablement

ingénieuse et, à force d'observations, de patiences, peut-être millénaires, ayant atteint le scientifique.

Elle ne dépasse guère deux toises de diamètre. L'homme dispose autour d'un mâtereau et circulairement, des rondins coupés dans le taillis. Une galerie est aménagée dans la masse, qui servira de chambre à feu. Le tout est soigneusement recouvert d'argile bien mouillée, lutée avec grand soin. Le principe est de porter le bois à une température qui dépasse trois cents degrés, pour ne pas monter jusqu'à quatre cents ; et ceci, à l'«étouffée». On y parvient par la galerie chauffante, dont la combustion est réglée par des évents, qu'on ouvre et qu'on ferme, dans la glaise. Les gaz sortent par un orifice central, obtenu en retirant le mâtereau central. On éteindra en bouchant tout, quand le sens mystérieux qui guide le charbonnier l'aura prévenu. Indices ? Température de la croûte argileuse, qui d'abord, laisse la main se poser sur elle, et bientôt l'éloigne. On dit que la

chauffe est obtenue quand la paume peut supporter l'émanation, justement à une longueur de main. Mais, c'est bien autre chose... Alors, on attend deux à trois jours, la carbonisation en vase clos. A ce moment, le charbonnier ressemble bien, en effet, à quelque esprit du mystère.

Abnégation, pour cette vie éloignée de tout ? Sacrifice ? Ne plaignez pas trop le fier croquant. Il s'indemnise par sa liberté. Ah ! cette liberté rurale, on n'en dira jamais assez le prix, la riche et puissante saveur, pour une âme fière. On ne le dira jamais trop aux hommes de la ville, à ces nouveaux serfs de la cloche et de la montre, dans leur galopade apeurée vers le bureau, l'usine ou l'emploi !

Celui-ci possède et se possède. Le vieux proverbe ne ment pas, pour l'homme des meules, comme pour l'homme des glèbes : «Charbonnier est maître chez lui». Il reste indépendant, hors de cette contrainte respective et multiple, qui naît des voisinages et des

entassements. Il ne dépend pas des marchés, des offices, ni des contingentements. Il est à la racine de la vie. S'il est bon ouvrier, nulle crainte, tout ira. Mauvais ouvrier, alors le châtiment juste, que tant, dans les agglomérations, s'ingénient à éviter. Les lois sociales sont faites pour avantager le mauvais ouvrier.

L'homme du bois trouve des compensations à sa solitude. La forêt devient une amie, une parente, une grand'mère – et encore ici aucune amplification faussement poétique ; j'ai rencontré d'anciens forestiers qui pleuraient de nostalgie, au souvenir... Ils ne pourraient pas se décider à mourir où les maintenait la nécessité brutale. Ils reviendraient au bord de quelque orée lointaine.

L'utilisation du taillis ouvre des horizons chargés d'espoir. L'estimation des rendements possibles est très inférieure à la réalité. Il s'agirait de récupérer cette incroyable masse de boqueteaux dont se charge la campagne

française. Le taillis jusqu'ici, était inutilisé, abandonné ; les prix ont sauté de douze francs à soixante dix ; on n'en voulait plus ; le boulanger lui-même s'était mis au mazout. La carbonisation doit être une puissante source de richesse pour le domaine français.

Il faudra considérer la profession de charbonnier soumise à l'emploi de procédés nouveaux, plus mobiles, plus rapides. Il est probable que les anciens artistes de la meule devront le céder aux artisans du four, du four à bouche-que-veux-tu. Le four offre de grandes facilités ; métallique et amovible, il permettra d'aller partout, même dans les toutes petites réserves.

Ses appareils de surveillance et de détection permettront de l'employer sans trop d'apprentissage, sans tradition aussi, hélas ! Rançon immédiate du progrès que cette interchangeabilité de l'homme, qu'il soit ministre ou manœuvre ; diminution de la qualité humaine pour le perfectionnement de l'outil humain.

Il est probable que la meule, doucement irradiante, ne sera qu'un souvenir, et qu'elle sera remplacée aux carrefours, par la silhouette brutale et déchiquetée de l'ustensile nouveau.

Il est à présumer aussi, que les nouveaux charbonniers commenceront par prendre les vices des anciens, avant de connaître leurs qualités. On aura des braconniers maladroits et taciturnes au lieu des piégeurs subtils et bavards. Les charbonniers étaient grands conteurs d'histoires, autour de la meule, pour s'empêcher de dormir.

Mais il faut espérer qu'une vie plus saine, moins factice que celle des villes, cette retraite dans les arbres, amènera un bénéfice moral, à la longue ; redonnera un peu de vérité profonde, d'originalité, au sens noble du mot, à ces hommes dégagés de la lèpre cabaretière et du virus usinier. Surtout si l'on s'occupe d'eux, pour leur apprendre autre chose que l'amour de la haine.

Combien, à cette heure, seraient sensibles à la vie campagnarde et la trouveraient belle, en cet instant où

la ville ne paye plus ?

Notre conquête urbaine ? C'est d'être mal chauffés, mal nourris, sans place pour nous remuer, nous détendre ; et, si nous voulons sortir, nous voici surveillés, canalisés, chicanés : peut-être écrasés et sûrement engueulés. Par contre, nous trouvons des spectacles qui nous abêtissent, et des amis qui nous calomnient.

Pouvons-nous même apprendre, savoir, dans ce flot de science qui déferle sur nous, nous culbute, et si nous voulons y boire, nous engoue ? Pouvons nous même aimer, dans ce kaléidoscope artificiel de la sensation ?

D'une vie plus personnelle, plus libre et moins hâtive, dégagée de la primaire machine à connaître, puisse revivre ce, qu'en hommage à l'intuition, aux développements intimes, on nommait jadis, et en l'admirant, « la foi du charbonnier ».

Etudes rurales :
le charbonnier,
14 février 1941, Voix françaises

Cette édition a été réalisé par
PRESENCE DE LA VARENDE

AZ Com' Impression
4 ter, avenue de la Forêt Normande
Argentan (Orne)

Achevé d'imprimer le 28 mai 2014 en la Saint Germain.